

reuse et du pouvoir tyrannique de Richelieu, on n'oubliera jamais les deux amis infortunés de Thou et Cinq Mars dont la fin tragique et touchante a toujours ému vivement les cœurs.

Richelieu avait terrassé l'hérésie et la féodalité. " Je n'ose rien entreprendre, disait-il, sans y avoir bien pensé : mais quand une fois j'ai pris ma résolution, je vais droit au but; je renverse tout, je fauche tout. " Fidèle à cette politique inflexible, il avait pacifié l'intérieur du royaume. Parvenu au plus haut degré de la puissance, il voyait la France entière soumise à ses caprices sans en excepter le roi. La redoutable maison d'Autriche se sentait humiliée et prévoyait sa perte; l'Espagne était affaiblie par ses embarras intérieurs et ses défaites, toute l'Europe enfin respectait la puissance des Français et contemplait, non sans surprise, l'accroissement et la régénération politique de la France, sous la volonté puissante du grand ministre regardé à bon droit comme l'un des principaux fondateurs de l'unité nationale française.

C'est dans cet état de prospérité que la mort surprit Richelieu. Etant tombé dangereusement malade à Narbonne, il se fit ramener à Paris auprès du roi, et vint mourir dans la capitale à l'âge de 58 ans, et dans la dix-huitième année de son ministère. La fin de ce prince de l'église, de ce grand homme d'état, fut noble et chrétienne. Le curé de St. Eustache lui apporta le St. Viatique qu'il reçut avec les sentimens de la plus vive piété. " Voilà mon juge, dit le prélat, en regardant le St. Ciboire. " En lui donnant l'extrême onction, le curé demanda au cardinal s'il pardonnait à ses ennemis : " De tout mon cœur, répondit-il, comme je prie Dieu de me pardonner. " Il ajouta d'une voix ferme : " Je n'ai point eu d'autres ennemis que ceux de l'état, " et il prit Dieu à témoin qu'il n'avait jamais eu en vue que le bien de la religion et de la France. Peu d'heures après il expira entre les bras du P. Léon, carme-déchaussé, en baisant le crucifix [ 4 décembre 1642 ].

Ce grand ministre, tout en soutenant avec vigueur les droits du trône et ceux de la religion, protégea les sciences et les arts. C'est lui qui établit l'imprimerie royale, qui fonda l'académie française, créa le jardin des plantes et fit rebâtir la Sorbonne avec une magnificence vraiment royale. Il choisit cette demeure pour sa sépulture. Richelieu emporta avec lui non les regrets des Français dont un grand nombre détestaient son autorité, mais la réputation de l'un des plus puissants génies qu'eût vu naître la France. Jamais

peut-être ministre ne forma d'aussi vastes desseins et ne rencontra tant d'obstacles à leur exécution. Chaque année vit se former une cabale pour le renverser ou une conspiration pour l'assassiner.

Malgré l'ascendant que Richelieu exerçait sur Louis XIII, ce monarque lui-même, tout en appréciant les qualités de son ministre, ne l'aima jamais, et lui fit souvent éprouver d'amers déplaisirs. Il est sans contredit un des plus grands ministres qu'ait eus la France. Il dompta l'hérésie, abattit la féodalité; il fit respecter le drapeau français par les nations étrangères et prépara enfin la suprématie de la France avec les merveilles du règne de Louis XIV. Mais son ministère eut été plus glorieux s'il eût su se vanter et pardonner. Inaccessible à la miséricorde, trop fidèle à la maxime qu'en matière de crime d'Etat il faut fermer son âme à la pitié, il a laissé une renommée qui semble inférieure à son génie. Il est du nombre de ces grands hommes d'Etat dont on peut dire à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal. Le génie de Richelieu apparaît dans l'histoire revêtu de gloire et de puissance, mais ce sceptre de fer qu'il tient dans les mains, ces taches d'un sang illustre qui souillent son manteau, le faisant apparaître sous de sombres couleurs, ternissent toujours l'éclat de son nom et de sa mémoire.

Richelieu malgré la grandeur de son génie, dit Gabour, n'eut point une intelligence complète des besoins de l'avenir; il se contenta de satisfaire aux besoins politiques de son époque : peut-être serait-il injuste d'exiger davantage d'un homme. Comme cardinal, l'intérêt de sa religion aurait dû lui inspirer une marche plus digne de son ministère apostolique; comme homme d'état, il eut dû se rendre plus clairement compte des besoins de la France. Au dedans, ses actes ne sont pas moins discutables; il se passionna exclusivement pour une idée, celle de l'affranchissement du pouvoir royal, et cette pensée fixe le domina dans sa lutte contre les protestans et les seigneurs.

Il ne comprit pas qu'une idée ne peut être absolue dans l'application. Il était digne de réhabiliter le principe monarchique et de le faire prévaloir; mais en choisissant à la royauté un despotisme illimité pour unique base, le cardinal lui-même était en durée ce qu'il lui donnait en force. La royauté, depuis douze siècles, n'avait jamais existé sans contre-poids; tantôt elle avait cherché un point d'appui dans le clergé, tantôt dans la noblesse, tantôt dans la bourgeoisie. La rendre indépendante de tout contrôle, c'était l'isoler, et une fois isolée, elle se trouvait sans appui dans les orages... La France

était mûre pour un gouvernement tempéré; il fallait lui épargner le soin dangereux de le conquérir et d'aller au delà. Le despotisme que fonda Richelieu, à l'aide de la guerre ou de la hache, fut donc fatal à l'avenir de la monarchie et lui prépara les tempêtes qu'elle a subies depuis un demi-siècle. Il est un temps, dans l'histoire des peuples, où ces grandes catastrophes peuvent être prévenues, Richelieu ne le comprit, ou ne voulut pas le comprendre. Il prépara les merveilles du règne de Louis XIV, et aussi les désastres du règne de Louis XVI.

T. W. Q.

M. L. C.

#### LA BONNE AVENTURE AU GUÉ.

Sous les derniers Valois' au 16e. siècle, la cour de France séjournait fréquemment à Blois. Antoine de Bourbon, père de Henri IV, que la représentation fatiguait avait, loué une maison à deux lieues de Vendôme et près d'un hameau appelé *le Gué du Loir*. Cette maison porte encore le nom de la *Bonne Aventure*. Le prince en avait fait un lieu de plaisance et y rassemblait ses amis. Le poète Ronsard, qui habitait la Poissonnière à quatre lieues de la *Bonne Aventure*, fit contre ce monarque une chanson satirique dont le refrain était : *La Bonne Aventure au gué, la Bonne Aventure*; refrain que beaucoup de chansonniers ont depuis employé.

Mais Ronsard n'est pas l'inventeur de ce refrain; avant lui existait le cri de joie : *Oh! guai!* il en changea l'orthographe.

#### LE GASCON D'ASSEZ BONNE MAISON.

De noblesse à noblesse on sait la différence,  
Disait quelqu'un : sans me vanter,  
Dans ma maison je puis compter  
Jusqu'à douze bâtons de maréchaux de France :  
C'est bien honnête. — Eh! qu'est-ce là ?  
Dit un gascon, belle vétille !  
Depuis cent ans, et par de là  
Ce n'est qu'avec ces bâtons-là,  
Qu'on se chauffe dans ma famille.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

#### AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.  
Chez les Externes, M. P. Drolet.  
Au Séminaire de St. Hyacinthe. M. J. R. Ouellet.  
Aucollégede l'Assomption, M. L. A. A. Jetté  
J. B. BLOUIN, Gérant.